

Télérama **Sortir**

Germain-des-Prés au Brésil, entre les sixties et les eighties. Elle a notamment saisi la rencontre au Printemps de Bourges de 1987 entre Gainsbourg et Ray Charles, son « amoureux », les deux hommes riant de concert. En plus des planches-contacts dont est extrait ce célèbre cliché, elle dévoile ici d'autres images. Une vingtaine de retirages en noir et blanc de légendes de la musique : les Brésiliens Caetano Veloso et Gilberto Gil, Nougaro en coulisses, Miles Davis étincelant et intense... Un regard tendre sur des musiciens complices.

Barbara Crane

Jusqu'au 6 jan. 2025, 11h-21h (sf mar.), Centre Pompidou, place Georges-Pompidou, 4^e, 01 44 78 12 33. Entrée libre.

Beaubourg offre sa première monographie européenne à Barbara Crane (1928-2019), photographe américaine à l'œuvre bigarrée, point de rencontre parfait entre formalisme et humanisme. S'y trouvent des séries d'images taillées dans le quotidien de Chicago, au sens propre et figuré. Car l'artiste joue souvent de la découpe de négatifs en mosaïques pour créer des tableaux composites. Cet effet de diffraction du réel lui permet d'introduire sa passion pour le hasard dans ses photos tirées au cordeau. Avant de se clore sur d'étonnants Polaroid, l'expo chemine, en noir et blanc, entre scènes abstraites – une obsession de Crane pour l'architecture moderniste – et visages anonymes qu'elle prend en gros plans hallucinés, comme dans l'immanquable série « Wipe Outs » (1986). — R.G.

Festival du regard (première partie)

Jusqu'au 29 déc., 12h-19h (mer., jeu., ven.), 13h-19h (sam.), 12h-18h (dim.), le Carreau, 3-4, rue aux Herbes, 95 Cergy, festivalduregard.fr. Entrée libre.

À cinq minutes à pied de la gare Cergy-Préfecture, le Festival du regard se concentre cette année sur le thème de l'animal. Domestiques, sauvages ou bien en cage, les bêtes ne posent pas, mais les photographes réussissent à capter leur image avec acuité et sensibilité, comme le fait par exemple Tim Flach avec des chiens, un panda,

un singe chauve... Loin de l'univers sous-marin exploré par Laurent Ballesta, aux clichés spectaculaires mais somme toute très classiques, Daniel Gebhart de Koekkoek nous révèle, dans nos appartements ô combien familiers, la drôle de vie des chats la nuit : des félins fous sautant dans les airs ! À ne surtout pas manquer, les portraits farouches et doux d'adolescents cajolant leur animal de compagnie, réalisés par Tina Merandon.

Le goût de la photographie. Dans la collection Jérôme Prochiantz

Jusqu'au 12 jan. 2025, 10h-19h (sf lun.), 13h-19h (dim.), BNF François-Mitterrand, 11, quai François-Mauriac, 13^e, 01 53 79 59 59. Entrée libre.

Des centaines de photos, sur tous les murs : chez lui, le collectionneur Jérôme Prochiantz a accroché tous les clichés qu'il a achetés aux enchères depuis 1998. En 2023, il a donné 368 de ses trésors à la BNF qui en présente une sélection. Une soixantaine d'images, la majorité en noir et blanc, exposées à touche-touche de façon à recréer l'impression de foisonnement. On y découvre un ensemble éclectique, datant des années 1920 à 2023, dont des grands noms tels Daido Moriyama, Berenice Abbott, Sarah Moon, Don McCullin, Nan Goldin ou encore Robert Mapplethorpe. Des correspondances subtiles se tissent entre les images. Il en ressort des intérêts divers pour New York, les clichés cinématographiques, la sensualité, ou encore les chats. Prochiantz ne reconnaît qu'une seule ligne directrice : il faut qu'une photo le « chamboule ».

Irmel Kamp – Portraits d'architecture

Jusqu'au 7 déc., 13h-19h (sf dim., lun.), galerie Maubert, 20, rue Saint-Gilles, 3^e, 01 44 78 01 79. Entrée libre. Dans le cadre du festival Photo Days.

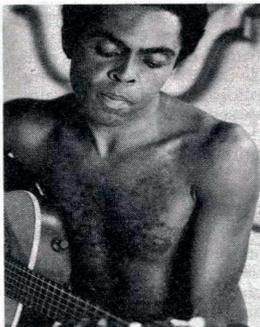
Depuis près de cinquante ans, l'Allemande Irmel Kamp, née en 1937, saisit à hauteur d'homme des constructions des années 1920-1930. Une trentaine de ses clichés en noir et blanc sont exposés. Kamp photographie quand l'espace est désert, neutre pourrait-on dire, sans

Photo

Arlette Kotchounian – Mon image par toi, c'est comme de la musique...

Jusqu'au 7 déc., 15h-19h (sf dim., lun.), galerie Carole Kvasnevski, 39, rue Dautancourt, 17^e, 06 50 58 94 96. Entrée libre.

Dans une vidéo diffusée dans la galerie Kvasnevski, l'artiste déclare : « J'ai eu une chanson historique et une photo historique. » Arlette Kotchounian, 82 ans, a écrit les paroles de *La Musique*, chantée par Nicoletta en 1967 et reprise en 2001 par la *Star ac*. Elle-même chanteuse, Kotchounian photographiait ses amis musiciens. De Saint-



Arlette Kotchounian
Jusqu'au 7 déc., galerie Kvasnevski.

humain ou voiture passant dans le cadre. De 1978 à 1982, elle s'est intéressée aux maisons situées à la frontière germano-belge, choisissant de photographier les façades ouest (exposées aux intempéries), recouvertes de plaques de zinc dessinant des losanges. Elle s'est plus tard penchée sur la géométrie des villas Art déco de Bruxelles et des immeubles de même style dans des villes d'Europe de l'Est. Elle les cadre en gardant toujours, aux marges, un peu de leur environnement, soulignant ainsi leur singularité.

Janine Niépce, regard sur les femmes et le travail

Jusqu'au 5 jan. 2025, 14h-18h (sf lun.), 14h-19h (sam.), Citéco (Cité de l'économie), 1, place du Général-Catroux, 17^e, 01 86 47 10 10. (6-12€).

Photographe humaniste, Janine Niépce (1921-2007) a saisi la « trajectoire complète » des femmes, « de l'enfance à la vieillesse et dans tous les milieux ». Cinquante-six de ses photos en noir et blanc, allant des années 1950 à 1990, sont accrochées : des portraits de personnalités comme Simone Veil, mais surtout des anonymes, étudiantes, mères au foyer et femmes en plein exercice de leur métier, à la crèche comme à l'usine. Dans ses clichés à la composition classique, pleins de respect et d'empathie, Niépce s'intéresse aux travailleuses au sens large : la ménagère « bosse », elle aussi, et dur. Niépce magnifie les femmes ingénieuses ou pilotes, souligne l'importance des études et de la lutte pour gagner des droits, tels que l'égalité salariale et la contraception. Elle montre des femmes travaillant, manifestant, s'amusant, en action.

Juliette Agnel - Dahomey spirit

Jusqu'au 3 déc., 10h-20h (mer., ven.), 10h-19h (jeu., sam. dim., lun.), 11h-18h (mar.), Carrousel du Louvre, 99, rue de Rivoli, 1^{er}, 01 43 16 47 10. Entrée libre.

Après les forêts denses de la Martinique, Juliette Agnel a continué, l'été dernier, à rendre compte de la puissance de la nature, de son foisonnement presque magique, lors d'une résidence au Bénin, dans les

6 hectares du Jardin d'essai de la Fondation Zinsou, à Ouidah. De nuit comme de jour, elle a photographié les herbes, les arbustes, entourés d'une fumée dispensée par une sorte d'encensoir. Elle a transformé les plantes en apparitions aux couleurs irréelles, violet, bleu nuit... La série baptisée « Dahomey spirit » est accrochée au plafond des grands couloirs du Carrousel du Louvre, dans le cadre de Photo Days. Il faut lever les yeux et s'abstraire autant que possible de la foule pour admirer la flore béninoise transfigurée par l'artiste.

Kenneth Josephson - Working the photograph

Jusqu'au 21 déc., 11h-19h (sf dim., lun., mar.), galerie rouge, 3, rue du Pont-Louis-Philippe, 4^e, 01 42 77 38 24. Entrée libre.

L'école de photographie de Chicago - des artistes passés par l'Institute of Design (ID) et formés notamment par Harry Callahan et Aaron Siskind à partir de 1946 - est à l'honneur cette saison à Paris. Outre les expos consacrées à Barbara Crane à Pompidou et à Yasuhiro Ishimoto au Bal, voici donc un fragment de l'œuvre de Kenneth Josephson (né en 1932), qui entra à l'ID en 1958 et explora ensuite le sillon de la photographie conceptuelle, avec esprit et humour. Dans ses différentes séries, dont une trentaine d'images aux noir et blanc contrastés donnent un aperçu, Kenneth Josephson fait de la photographie un sujet et un objet. Il s'amuse à combiner plusieurs images en une seule, photographiant par exemple des clichés qu'il tient, la main apparente, dans un paysage en rapport avec la photo. Grâce à son inventivité formelle et à sa virtuosité technique, il pousse les spectateurs à s'interroger sur la réalité des images.

Mame-Diarra Niang - Remember to forget

Jusqu'au 5 jan. 2025, 11h-19h (sf lun.), Fondation Henri-Cartier-Bresson, 79, rue des Archives, 3^e, 01 40 61 50 50. (6-10€).

Véritable expérience sensorielle, la découverte des photographies de Mame-Diarra Niang, née en 1982, donne l'impression de voir le réel se tordre, puis se dissoudre sous nos yeux. L'exposition se compose



Todd Hido Jusqu'au 21 déc., à la galerie les Filles du calvaire.

de deux parties portant toutes les deux sur le corps noir, que l'artiste française désire libérer des stéréotypes assignés par l'histoire coloniale. Dans la première salle, plus de vingt clichés au format carré révèlent des paysages africains. Des vues que la photographe a glanées sur Google Maps pendant le premier confinement de 2020, et sur lesquelles elle ajoute des silhouettes distordues, telles d'étranges apparitions. Dans la seconde salle surgissent, ou bien disparaissent, des visages très colorés, en gros plan, totalement flous, à la limite de l'abstraction. Des images également extraites du flux d'Internet et retravaillées. Une évanescence fascinante.

Raymond Meeks - The inhabitants

Jusqu'au 5 jan. 2025, 11h-19h (sf lun.), Fondation Henri-Cartier-Bresson, 79, rue des Archives, 3^e, 01 40 61 50 50. (6-10€).

Dans la quarantaine de clichés, en noir et blanc et en couleurs de Raymond Meeks (né en 1963), les migrants n'apparaissent pas directement. L'Américain a exploré, en 2022, des points de passage à la frontière franco-espagnole, puis près de Calais. Il n'a pris aucune photo de visages ; un seul de ses clichés dévoile des silhouettes d'hommes portant des matelas sur la tête. Avec pudeur, le photographe montre les paysages mornes où les demandeurs d'asile stationnent. Bien souvent des bas-côtés, des fossés, des chemins qui s'interrompent au bord de ruisseaux aux eaux pâles, qui, elles, coulent sans entrave. Dans un ensemble délicat de gris, il met en avant

des grillages et tout un tas d'obstacles. Et le courage, personnifié par les statues des Bourgeois de Calais de Rodin, dont il cadre magnifiquement des détails.

Réseau LUX #1

Jusqu'au 8 déc., 11h-19h (sf lun., mar.), ancienne poste Rodier, 30-32, rue Louise-Émilie-de-la-Tour-d'Auvergne, 9^e, reseau-lux.com. Entrée libre.

C'est une première et une réussite. Le nouveau réseau LUX, une association de vingt et une foires et festivals de photographie français, a monté une exposition dans un ancien centre de tri postal. Plusieurs centaines d'images, des installations, des projections (le best of de la Nuit de l'année des Rencontres d'Arles) sont présentées par les membres dans les anciens bureaux, la salle de tri et même le coffre-fort. Cela donne un large panorama, très varié, des différents festivals. À ne pas rater, les chiens cataclysmiques de Robin Lopvet, les portraits de fonctionnaires humanisés par Olivier Culmann, les villes tentaculaires de Laurent Gueneau. Et surtout la série consacrée à ses parents vieillissant par Deanna Dikeman, qui les a photographiés pendant vingt-sept ans, la saluant et lui disant des au revoir de plus en plus poignants lorsqu'elle partait de chez eux.

Voir article page 12

Tina Barney - Family ties

Jusqu'au 19 jan. 2025, 11h-19h (sf lun.), 11h-21h (mar.), Jeu de paume, 1, place de la Concorde, 1^{er}, 01 47 03 12 50. (7,50-13€).

Les modèles de Tina Barney, 79 ans, appartiennent tous à la grande bourgeoisie

américaine et européenne. L'artiste les portraiture depuis les années 70, en noir et blanc d'abord, puis très vite en couleurs et à la chambre, donnant du relief aux moindres détails des tenues et du décor. Ce sont près de cinquante-cinq tirages en grand format allant de 1977 à 2019 qui sont exposés sans chronologie, réunis par thèmes. La New-Yorkaise dirige les personnes qu'elle photographie tout en sachant capter des moments de spontanéité. Et instille dans ses cadrages des déséquilibres, perturbant un monde où l'on se tient droit. L'artiste, qui a tourné son objectif sur sa propre famille, ses amis, puis son réseau, assure qu'elle « ne juge pas ». Sans être ironique, son travail souligne la force de la transmission sociale.

Todd Hido - Fragmentary narratives

Jusqu'au 21 déc., 11h-18h30 (sf dim., lun.), 14h-18h30 (mar.), galerie les Filles du calvaire Marais, 21, rue Chapon, 3^e, 01 70 39 12 16. Entrée libre.

Le photographe Todd Hido, né en 1968 et installé à San Francisco, nous invite à le suivre dans un road-movie mélancolique et sans fin le long de la côte Ouest. Une succession de balades de nuit, durant lesquelles il a repéré des maisons de banlieue typiquement américaines, mystérieuses, isolées, parfois en ruine et comme menacées par on ne sait quoi dans l'obscurité ambiante. Un travail en couleurs entamé à la fin des années 1990 et s'étirant jusqu'en 2024. Dans les plus récentes images, qui comprennent des collages de photos familiales, le soleil réchauffe les nuages, traverse des rideaux, qu'il nimbe d'or, éclaire la nuque et les cheveux blonds d'une petite fille, telle une lueur d'espoir.